

Besoin de nouveaux héros (we need new heroes)

Il y a quelques années, lors de la rédaction de ma thèse pour le DEA du laboratoire de SHADYC, E.H.E.S.S. de la Vieille Charité à Marseille, je découvrais les théories de Paul Virilio sur la vitesse. Je ne savais pas que lui aussi avait étudié le vitrail, l'utilisation de la lumière et avait appris les techniques de maître verrier à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Appliqués et des Métiers d'Art avant de s'engager en architecture et urbanisme.

La lecture de son ouvrage Esthétique de la Disparition (1980,1989) fut une sorte de révélation. Certes ces thèses de dromologie (étude du rôle joué par la vitesse dans les sociétés modernes), une technocratie avancée et l'homme connecté à tout prix semblaient d'autant plus réactionnaires.

Pourtant j'adhérais à la majeure partie de ces théories. On se devait d'aller plus vite dans tous. Nos déplacements, nos productions, nos créations. Plus on allait vite, plus on devenait transparent à la vue d'un pouvoir d'avantage présent et toujours plus néolibéral.

Le bon exemple en était les voitures qui devenaient de plus en plus puissantes et qui ressemblaient d'autant plus à des boules de verre. On devait mieux voir la route mais on se devait aussi d'être de plus en plus vu. Notre espace de l'intime disparaissait. Une ode à la transparence.

Depuis la crise sanitaire du Covid-19, je n'arrête pas de penser à Paul Virilio et je me dis qu'il avait raison. (Qu'est-ce que j'aurais aimé le rencontrer).

Le streaming en ligne est apparu en force. Il fallait pour les lieux, pour les artistes être vus à tous prix. Plus de déplacements possibles, plus de rencontres réelles, que de l'écran encore et encore, comme le tableau de bord de nos voitures. On est derrière la vitre. On est derrière l'écran. Le corps, son langage disparaît. Je me demande alors si les arts de la scène, la rencontre avec l'humain, ici le public, vont aussi être mis au dernier rang. Ce Covid-19 cristallise ce qui était déjà présent, une connection digitale à outrance. On se voit sans se toucher, mais est-ce que l'on peut toujours appeler cela se voir ?

Comment va-t-on se réapproprier le corps et surtout le corps artistique. Je ne parle pas ici du corps sportif, du corps qui se met en mouvement pour des prouesses ou pour rester en santé, non je parle ici du corps social, du corps politique, du corps émotif. Celui qui nous relie à notre réalité, celui qui produit du sens. Le sens artistique, le sens social, le sens politique. Le corps qui dit, qui sort des lignes, qui est à la marge.

Retrouver un public, c'est par là redonner un sens à la communion collective, sans passer par les écrans.

J'ai le sentiment que nous sommes à la croisée de deux mondes et nous ne savons pas encore quel chemin prendre et comment en inventer un nouveau. D'un côté, nous réalisons que la lenteur n'est pas l'ennemi de notre succès bien au contraire et d'un autre côté, nous comprenons que nous pouvons vivre sans sortir de chez soi. Tout peut se commander en ligne et même les spectacles peuvent se suivre de la maison.

Nous voyons apparaître très naïvement un regain pour la nature, une bribe de conscience que sans celle-ci nous allons disparaître et en même temps existe l'envie de reprendre sa vie comme avant.

Il est clair que nous n'allons pas retourner à l'époque des chasseurs-cueilleurs et que nous n'allons pas passer d'une société moderne basée sur le contrôle de la nature à des êtres inclus dans un système tribal.

Alors que faire, quoi inventer ? Est-ce que le temps de l'Art comme leader est arrivé ou assistons-nous à la disparition de ce dernier ?

Mettre les performances en ligne, ne revient-il pas à les muséifier ? L'enjeu d'assister à un spectacle en réel à un moment présent, dont l'émotion procurée ne peut être archivée va-t-il disparaître complètement ? Ce qui fait la force des Arts de la scène est le fait même qu'on ne peut les accrocher au mur, que leur valeur marchande se fond dans leur valeur d'ordre public. L'enjeu des arts de la scène, de la performance est qu'ils font sens lorsqu'ils se jouent devant un groupe. Cet art est avant tout communautaire, collectif. De par sa nature, il peut faire acte de contre-pouvoir, de réponse au monde d'aujourd'hui. De ce fait, vouloir le mettre sur la toile (autre que pour une trace historique) ne revient-il pas à le faire disparaître ?

Il me semble alors essentiel de s'activer vivement pour la survie des arts de la scène et cela non seulement en 'ré-ouvrant' les théâtres en suivant les gestes 'barrières' (une anti-thèse du collectif pourquoi on ne dit pas les gestes sanitaires ?) mais surtout en repensant nos manières de produire et de diffuser ces derniers.

-Plus de collaboration entre les lieux afin d'avoir une diffusion plus territoriale : une compagnie pourrait tourner avec plusieurs pièces sur un même territoire. De ce fait, on ne pense pas le local seulement avec les compagnies locales mais on donne aux compagnies internationales, nationales, régionales la possibilité de mieux se diffuser sur un territoire donné. C'est la 'glocalisation'

- Plus de temps pour produire et moins de productions par an/période. Attention, il ne s'agit pas de recevoir moins d'argent des gouvernements mais le système de subvention devra s'adapter à la réalité. Les montants restent les mêmes, voire augmentent afin d'aider à la mise sur pied d'un répertoire.

-Les subventionneurs, les gestionnaires doivent aider à la mobilité. Il faudra peut-être moins d'argent pour produire mais plus d'argent pour se déplacer car nous soutiendrons une mobilité verte. De ce fait, le déplacement aura de par lui-même une valeur ajoutée à la création.

-L'arrêt des relations uniquement marchandes entre dominants (programmateurs) et dominés (compagnies et acteurs culturels). Il faudra parler de contrat de collaboration. Les dominés auront le droit de dire non si les critères de collaboration (demande d'exclusivité, pas de mobilité verte, pas de présence sensée sur le territoire) ne coïncident pas avec leur philosophie interne. Pour cela, le dominé devra faire valoir son apport au dominant. Non pas en tant que valeur marchande mais en tant que valeur sociale et politique.

En conclusion, ce changement m'apparaît comme un chantier d'envergure. Il ne s'agit pas de dire « produisons moins et mieux, diffusons en bonne intelligence et collaborons ». Non, il s'agit presque de changer d'épistémé, de refuser le système d'avant, le néolibéralisme dans les arts. Trouver le courage de dire non, de mieux faire, de mettre en place des

meilleures manières d'échanger. Il me semble que le rôle et la position des artistes vont être essentiels.

Il n'en tient qu'à eux de tisser un nouveau secteur culturel, homogène, d'échange de pratiques et de connaissances. Il n'en tient qu'à eux de devenir les nouveaux héros du 21ème siècle. Loin de l'image du héros que l'on connaît, individualiste, seul face au monde, telle l'image de ces jeunes face au jury de American got talent par exemple.

Non, le héros de demain sera collectif. Il créera de nouvelles pratiques s'appuyant sur l'éthique professionnelle (celle dont on manque grandement dans les arts de la scène), de l'équité financière (on sera payé à notre juste valeur). Ce héros sera respectueux, altruiste et défendra la justice sociale. Voilà ce que cette crise nous apporte, l'espoir d'artistes-héros ; l'espoir de nouveaux héros refusant le système de dominant-dominé, fabriquant une vision nouvelle, un rapport au public communautaire, créant un nouveau système et prenant les rênes.

We need new heroes!

Texte écrit entre mai et septembre 2020
Line Rousseau

